

PRÉSENTATION

Troisième religion de l'humanité avec environ 900 millions de fidèles, après le catholicisme et l'islam sunnite, le protestantisme joue un rôle majeur dans le monde contemporain. Si le christianisme n'est pas une religion en déclin, contrairement à tant de discours alarmistes en Occident, c'est notamment aux protestants qu'il le doit, particulièrement aux évangéliques et aux pentecôtistes. Loin d'être cantonné à l'Europe et aux États-Unis, le protestantisme est une religion universelle au rôle majeur dans la mondialisation des cultures. Mais, en France, où la confusion du christianisme avec le catholicisme fait du protestantisme une religion marginale, qui a conscience de l'expansion intercontinentale du protestantisme évangélique et pentecôtiste ?

Certes, le protestantisme est moins « visible » et moins facile à cerner que le catholicisme. L'Église catholique est incarnée par la personne du pape. En un temps où les médias personnalisent le moindre phénomène, le protestantisme souffre de l'absence d'une figure centrale unique. Personne ne parle au nom de tous les protestants. L'Église catholique définit ses dogmes par des instances centrales et universelles : la papauté et les conciles. Rien de tel pour le protestantisme : les Églises protestantes ne se réunissent jamais en conciles et ne l'ont d'ailleurs jamais fait depuis la Réforme. Alors que l'Église catholique est unique, du moins en apparence, le protestantisme se caractérise par une diversité des Églises si grande, qu'on ne sait trop combien de dénominations protestantes existent aujourd'hui.

Où commence et où s'arrête le protestantisme ? Le débat est aussi ancien que le protestantisme ! Si les luthériens, les réformés, les presbytériens, les congrégationalistes, les baptistes, les *quakers* ou encore les méthodistes sont incontestablement des protestants, l'anglicanisme ne l'est pas tout à fait, même s'il est communément rattaché au protestantisme. Il est en de même de confessions chrétiennes antérieures à Luther, rattachées au protestantisme mais nées avant le XVI^e siècle, tels les vaudois et les Frères moraves (hussites).

Quand commence l'histoire du protestantisme ? En 1517, lorsque Martin Luther affiche ses 95 thèses ? Est-ce si évident ? Luther n'est pas un protestant en 1517, mais un moine catholique : la Réforme ne naît pas en un seul jour ! L'aspiration à une réforme de l'Église, la volonté de revenir au christianisme primitif et la tension entre l'institution ecclésiastique et l'exigence mystique ne sont pas spécifiques au XVI^e siècle. Luther n'est ni le premier ni le dernier chrétien à proposer une réforme de l'Église, de ses dogmes et de ses pratiques.

Si la rupture décisive avec l'Église romaine se produit dans les années 1520-1560, ce qui donne naissance au protestantisme dans le sens actuel du mot, le

protestantisme au sens de réforme de l'Église et de retour au christianisme des origines est beaucoup plus ancien. C'est d'ailleurs toute la difficulté, mais aussi tout l'intérêt, de l'étude du protestantisme : il est double ! Le protestantisme au sens de la Réforme (« R ») apparaît au XVI^e siècle à partir de Luther. Mais le protestantisme comme aspiration à une réforme (« r ») du christianisme et de l'Église existe dès le Moyen Âge, avec notamment Valdès, Dominique, François d'Assise, Wyclif et Hus, voire dès le christianisme antique !

C'est pour en tenir compte que ce livre commence avec les premiers chrétiens et même avec Jésus. Certes, Jésus ou Paul de Tarse ne sont pas des protestants. Mais leur message spirituel de réforme religieuse en fait des modèles et des sources d'inspiration pour les protestants. Dès lors que la Réforme ne naît pas de rien en 1517, pourquoi ne pas étudier l'idée de la réforme religieuse tout au long du christianisme antique et médiéval ?

Le même principe historique nous a guidés du XVI^e siècle à nos jours. Si le protestantisme est fondé sur des articles de foi qui ne varient pas, le *sola fide* (justification par la foi seule), le *sola scriptura* (la Bible comme seul vecteur de la Parole de Dieu et comme seule autorité religieuse) et le *sola gratia* (l'homme est sauvé uniquement par la grâce divine et non par ses œuvres), il n'est pas le même aujourd'hui qu'au temps de Luther, Zwingli et Calvin. Le catholicisme n'est pas né définitivement au XVI^e siècle sans évoluer par la suite. Il s'est défini doctrinalement, organisé institutionnellement et développé socialement au fil des siècles, dans des lieux et des temps différents. De la petite communauté des disciples de Luther à Wittenberg aux innombrables Églises protestantes présentes dans le monde entier, que de différences ! Luther et Calvin auraient-ils pu imaginer des femmes et des Noirs pasteurs ?

Afin de mêler l'approche historique et l'approche théologique et de nourrir la réflexion des lecteurs, ce livre à deux voix croise régulièrement un récit historique du protestantisme mené par Christophe Verneuil, et des approfondissements théologiques proposés par Philippe Genton.

Les objectifs de cet ouvrage sont à la fois modestes et ambitieux : apporter aux lecteurs des clefs de compréhension du protestantisme, ou plutôt des protestantismes, troisième religion mondiale ; préciser les dogmes et les pratiques des protestants tout en les inscrivant dans la diversité des temps et des espaces ; montrer les changements du protestantisme depuis ses origines. Introduction à une religion qui a largement façonné les sociétés européennes et nord-américaines et qui connaît aujourd'hui une expansion mondiale, ce livre souhaite être utile aux étudiants et au grand public – croyant ou non – dans la connaissance d'une des grandes confessions du monde actuel.

➤ **Chapitre 1**
Les réformes religieuses avant
la Réforme. De Jésus à Savonarole
(I^{er}-XV^e siècle)

Ce que vous allez apprendre

- La réforme religieuse ne date pas de Luther: en un sens, elle commence avec Jésus qui souhaite réformer le judaïsme.
- L'Église antique connaît de nombreux débats internes.
- L'Église médiévale se réforme du X^e au XV^e siècle, de Cluny à la *devotio moderna* en passant par la réforme grégorienne et les ordres mendiants.

I. LA RÉFORME RELIGIEUSE : COMMENT ASSURER SON SALUT ET CELUI DES AUTRES ?

A. Jésus : le premier réformateur ?

De manière provocatrice, on pourrait dire que le premier à proposer et à pratiquer une profonde réforme du monothéisme biblique est Jésus ! Certes, Jésus n'est pas le fondateur du christianisme. Il n'est pas mort en chrétien. Le sage de Nazareth, juif par sa religion et sa culture, vit dans une société juive et dans un cadre mental et religieux juif. Ce sont les autorités religieuses juives de Jérusalem qui jugent Jésus et le font condamner à mort par le préfet romain Ponce Pilate. Pourquoi un homme qui s'est toujours pensé comme un fidèle de la religion de Moïse a-t-il été condamné par les grands prêtres de Jérusalem et par l'aristocratie sacerdotale des sadducéens ? Pourquoi Jésus a-t-il été considéré comme un traître à sa religion et un danger mortel pour le judaïsme, alors que jamais il n'a songé à renier la foi de son peuple et qu'il est à ce point mort en juif que les autorités romaines ont fait poser sur la croix l'écriteau « Jésus de Nazareth roi des Juifs » ?

Jésus souhaite réformer le judaïsme. En ce sens, il est le réformateur dont peuvent se réclamer les chrétiens partisans d'une réforme de l'Église et notamment les fidèles de la Réforme, même si Jésus n'a pas voulu fonder ce qui sera plus tard le christianisme. Jésus est un juif réformateur : ses idées contestatrices lui valent d'être exclu de sa communauté de foi par les autorités religieuses de Jérusalem. Quinze siècles plus tard, il en sera de même de Martin Luther, catholique réformateur exclu de la communauté chrétienne par la papauté. Ce sont l'échec de Jésus à réformer le judaïsme avec l'accord des grands prêtres de Jérusalem et sa condamnation par ces derniers qui permettent la naissance du christianisme après la mort de Jésus, le Messie.

Si la réforme du judaïsme proposée par Jésus avait été acceptée par les autorités religieuses de Jérusalem, le christianisme n'aurait sans doute jamais existé ! De même, au XVI^e siècle, c'est le refus de la papauté et de certains théologiens d'accepter les réformes proposées par Luther qui amène le moine de Wittenberg à rompre avec le Saint-Siège et à être excommunié par le pape. Si la papauté avait accepté de réformer l'Église dans le sens souhaité par Luther et d'autres chrétiens des années 1520, la Réforme n'aurait peut-être jamais existé !

C'est en ce sens que Jésus peut être considéré comme l'ancêtre et le lointain modèle des fondateurs de la Réforme. Si Jésus est un juif alors que Luther, Zwingli, Bucer et Calvin sont des chrétiens, un point commun les réunit : l'aspiration à une profonde réforme religieuse, individuelle et collective. De même que les premières controverses entre Luther et les théologiens fidèles à

la papauté se produisent d'abord à l'intérieur du catholicisme, les débats entre Jésus et les sadducéens et d'autres groupes juifs se font au sein du judaïsme.

Jésus: messie ou Christ?

Une des premières réformes christologiques a sans doute son origine dans la titulature de Jésus. La tradition chrétienne parle volontiers de Jésus comme du Messie. Mais l'a-t-il été et même l'est-il?

Jésus ne l'a pas été pour le judaïsme contemporain. C'est même une des principales raisons qui motivera le rejet dont il a fait l'objet de la plupart des juifs de son temps. Jésus ne l'a jamais été non plus pour le judaïsme des vingt derniers siècles car les théologiens juifs ne l'ont pas reconnu comme le Messie. Mais il est plus important de constater qu'aucun des auteurs du Nouveau Testament, sauf ceux du corpus johannique, ne désigne Jésus comme le Messie. On ne trouve cette appellation que dans l'Évangile de Jean (1/41 et 4/25). De plus, ce terme ne figure nulle part dans la littérature grecque du VIII^e siècle av. J.-C. au III^e siècle après ! On dit cependant volontiers que Messie et Christ sont synonymes, le premier en hébreux et le second en grec. Cette équivalence est sans doute recevable sur le plan lexical, au sens d'*oint* ou de *consacré*, et plus largement d'*envoyé*. Mais qu'en est-il de la signification du « Messie » d'un point de vue christologique ? Et dès lors de celle de « Christ » ?

Le judaïsme nourrit l'idée que Dieu envoie à son peuple l'homme dont il a besoin aux moments clés de son histoire : Moïse lors de la constitution du peuple d'Israël, David dans la perspective du rassemblement politique et militaire des tribus, tel prophète lorsque l'Alliance de Dieu doit être rappelée.

La période postérieure à Salomon est une succession de drames suite au schisme provoqué par ses héritiers. Les deux royaumes hébreux, Israël au Nord et Juda au Sud, en sont affaiblis. Israël s'effondre sous les coups des Assyriens en 722 av. J.-C. La situation de Juda n'est guère plus glorieuse, jusqu'à la déportation en 598 après la destruction de Jérusalem.

Dès cette époque, l'espérance consiste à attendre de Dieu l'envoi d'un messie. Les occupations étrangères se succèdent pour les juifs de Palestine. Après le retour de Babylone et la reconstruction du Temple vers 535, ce sont l'invasion perse puis la domination macédonienne et grecque avec Alexandre le Grand vers 330. En 164, Antiochos Épiphane, roi séleucide, profane le Temple, ce qui provoque la révolte juive des Macchabées. En 63, Pompée pénètre dans le Temple et pille le trésor. Certes, avant la naissance de Jésus, le roi juif Hérode le Grand fait construire le nouveau Temple. Mais sa compromission avec Rome est jugée si excessive qu'elle engendre un profond mécontentement chez de nombreux juifs. Tous ces événements nourrissent le messianisme.

À l'époque de Jésus, de nombreux juifs attendent que le Messie restaure la monarchie selon le modèle idéalisé du roi David : un prophète sachant réunir la sagesse politique et l'inspiration divine. Le roi prêtre guidera le peuple d'Israël, offrant pour celui-ci les sacrifices qui lui garantiront la paix. Le Messie attendu sera à la fois un roi et un grand prêtre.

Or, non seulement Jésus n'est ni l'un ni l'autre, mais il refuse absolument cette double fonction. C'est ce sur quoi insistent les évangélistes et les apôtres. Jésus ne semble pas désirer une théocratie institutionnalisée. Sa prédication, d'après le témoignage des premières communautés chrétiennes, invite plutôt à envisager la « royauté » de Jésus comme une histoire et une relation individuelle.

Le récit des tentations de Jésus (Matthieu 4 et Luc 4) montre ce refus, de même lorsque les foules tentent de proclamer Jésus roi (Jean 6/15). Le jour des Rameaux et les jours de la Passion sont ceux au cours desquels la population de Jérusalem comprend que Jésus n'est pas le Messie. On peut se demander d'ailleurs si une des intentions des évangélistes, en relatant la journée des Rameaux, n'est pas d'inviter le lecteur à assister à une rupture entre l'attente du « messie-roi » et la révélation de la croix et du tombeau vide.

Ce déplacement de sens du Messie au Christ est en soi une réforme théologique fondamentale, puisqu'il s'agit de l'événement de l'Incarnation. C'est en ce sens qu'il faut comprendre les occurrences du nom de Messie attribué à Jésus.

Pas plus que le catholicisme de 1500 n'est monolithique, le judaïsme des années vingt ne forme un bloc soudé et homogène. Il est alors morcelé en de nombreux groupes. Les autorités religieuses de Jérusalem sont loin de contrôler l'ensemble du judaïsme antique et d'être écoutées par tous les juifs de Méditerranée et d'Orient. Les juifs citadins de la Diaspora ne sont pas les mêmes que les juifs des campagnes de Judée et de Galilée. De plus, Jésus et ses disciples vivent sous la domination, directe ou indirecte, de Rome depuis les campagnes de Pompée en Orient en 63 av. J.-C. La présence romaine est refusée par certains juifs, alors que d'autres l'acceptent.

Prendre note



Les nationalistes juifs les plus radicaux, les zélotes, provoquent la grande insurrection de 66 qui s'achève de manière catastrophique en 70 : la prise de Jérusalem et la destruction du temple d'Hérode.

L'essentiel, pour les juifs contemporains de Jésus, est le défi religieux et culturel de la civilisation grecque. Comment préserver les spécificités religieuses

du judaïsme monothéiste dans l'Orient hellénisé et polythéiste ? Trois courants religieux au moins existent dans le judaïsme palestinien au temps de Jésus : les sadducéens, les pharisiens et les esséniens.

Les sadducéens constituent une aristocratie sacerdotale : grands prêtres du temple de Jérusalem, ils contrôlent le culte juif institutionnel. Pour eux, seule la Torah constitue le fondement du judaïsme. Ils sont éloignés du judaïsme populaire. Toutes ces raisons expliquent leur hostilité à Jésus, juif réformateur originaire des campagnes de Galilée.

Les pharisiens sont surtout attachés à la pureté du judaïsme. Ils sont des juifs piétistes : leur vie est régie par le respect de la Loi hébraïque. Plus proches du peuple que les sadducéens, ils constituent des rivaux pour les premiers chrétiens, ce qui explique les critiques contre les pharisiens attribuées à Jésus par les évangélistes.

Fondée au II^e siècle av. J.-C. par un « Maître de justice », la communauté des esséniens se caractérise par une vision eschatologique de l'histoire : elle attend le triomphe définitif de Dieu sur le Mal, des purs sur les impurs. Attendant la fin du monde, les esséniens vivent dans l'ascèse et la pureté.

Un fait majeur du I^{er} siècle est la spiritualité eschatologique de nombreux juifs. Ils espèrent l'avènement prochain du monde idéal annoncé par les prophètes hébreux, le règne de Dieu sur terre, le renversement de la dynastie juive « impure » d'Hérode, la fin de la domination romaine. L'attente de la Fin des temps s'exprime par des révélations (sens du mot « apocalypse ») et un état d'esprit messianique. Le messianisme n'est certes pas propre aux juifs contemporains de Jésus, mais il est alors puissant dans le monde juif palestinien. Les juifs messianiques espèrent la libération de la Judée et le triomphe du judaïsme sur les polythéismes. Le messianisme juif populaire attend la venue du Sauveur « oint » par Dieu : le Messie.

L'attente messianique de nombreux juifs est attestée par le succès de la prédication d'un ascète, Jean le Baptiste, condamné à mort par Hérode Antipas et exécuté vers 28. Comme Jésus après lui, il souhaite réformer le judaïsme, ce qui lui attire la colère des autorités religieuses de Jérusalem. Comme Jésus après lui, il se soucie du salut individuel et collectif.

Jean le Baptiste prêche dans la vallée du Jourdain, attire les foules, vit entouré de disciples et appelle les juifs à se convertir sincèrement (il ne suffit pas d'appartenir au peuple élu pour être sauvé). Ces traits évoquent ceux de Jésus. Jean « baptise » avec de l'eau les juifs désireux de se convertir et d'être

Éclairage

Le mot hébreu de *messiah* est traduit par le mot grec de *christos* par les évangélistes. Les premiers chrétiens voient en Jésus le Messie annoncé par Isaïe : ils appellent donc Jésus « le Christ ».

pardonnés pour leurs péchés, d'où son nom de Jean le Baptiste. Le baptême de Jean n'est pas le baptême chrétien, mais une ablution rituelle destinée à purifier. Si les ablutions rituelles sont importantes dans le judaïsme bien avant Jean le Baptiste, leur particularité, avec lui, est qu'elles ne sont pas réalisées par le fidèle, mais par Jean. En outre, le sens religieux de ces ablutions rituelles est différent de celui du judaïsme traditionnel : le baptême permet la rémission des péchés. Cette réforme du judaïsme est inacceptable pour les sadducéens : le salut ne dépend plus uniquement des sacrifices au temple de Jérusalem, mais résulte aussi du repentir (la « confession » des péchés) et du « baptême ». En reprenant la pratique du baptême de Jean le Baptiste, Jésus et les premiers chrétiens défient eux aussi le pouvoir religieux des grands prêtres de Jérusalem.

L'attente de la fin des temps

Pour comprendre le christianisme du I^{er} siècle, il convient de prendre acte de la conception du temps des premières communautés chrétiennes.

Jésus annonce le Règne de Dieu au présent : une réalité déjà là. Mais il y a confusion, chez ses auditeurs, entre une prédication existentielle et une attente historique. Le judaïsme contemporain de Jésus attend le surgissement d'une réalité nouvelle au « Jour du Seigneur ». C'est l'idée qu'un jour « Dieu en personne » descendra sur Terre avec la Jérusalem céleste. De nombreux contemporains de Jésus comprennent sa prédication comme l'annonce prophétique de ce jour-là : pour eux, cette échéance est très proche. Or, Jésus parle du surgissement du « Règne de Dieu » comme d'un événement existentiel, comme une autre vie qui est celle de la foi grâce à laquelle les convertis à l'Évangile s'inscrivent dans une relation personnelle avec Dieu et dans une existence fraternelle ouverte sur l'universalité. Jésus annonce la présence de Dieu au cœur de l'homme : l'onction individuelle de l'Esprit de Dieu.

Si les chrétiens distinguent le surgissement du « Règne de Dieu » du « Jour du Seigneur », ils conservent l'idée que cet événement est proche. C'est pourquoi les chrétiens de Jérusalem vendent leurs biens et vivent en communauté (Actes des apôtres 2/44-45). À quoi bon posséder des biens puisque bientôt le vieux monde disparaîtra ? Dans sa première lettre aux Corinthiens (I Cor 7/38), Paul affirme : « Celui qui épouse sa fiancée fait bien, et celui qui ne l'épouse pas fera encore mieux. » On en déduit souvent que Paul fait l'apologie du célibat. Mais il convient de considérer avec attention une autre affirmation (I Cor 7/29) : « Voici ce que je dis, frères : le temps est écourté... ». Paul, comme ses contemporains, comprend le surgissement de Dieu par l'Esprit dans la personne de chaque chrétien, comme un événement au cœur de la fin de l'Histoire. Celle-ci est accomplie. Dès lors, pourquoi se